

Isabelle Geneste

Tomber, déplacer, virer *

La grâce du symptôme

Au téléphone, une femme et sa demande de rendez-vous. Ça fait longtemps que ça ne va pas dans sa vie et qu'elle pense « à faire un travail ». Il y a déjà plus d'un an qu'elle a mon numéro.

Ce scénario est assez courant. Sa banalité invite pourtant à rappeler cette évidence : l'adresse précède la venue. Un lien invisible est déjà là avant même que l'analyste ne reçoive celui qui le demande. Parfois même, ce qui n'est encore qu'une adresse a un effet. À en croire certains, la simple prise de rendez-vous peut agir « comme un médicament apaisant ». Si faire adresse ne recouvre pas le concept de transfert, c'est sans doute déjà un pas dans sa direction.

Au commencement de la psychanalyse est le transfert, nous dit Lacan. Il l'est par la grâce de celui que nous appellerons à l'orée de ce propos : le psychanalysant ¹.

Lacan substitue le terme de psychanalysant à celui de psychanalysé en usage jusqu'alors. Le participe présent indique un faire, une action. C'est donc l'analysant qui procède au transfert. À la lumière de ce que dit celle que j'appellerai Martha, on pourrait même avancer que l'analysant procède du transfert, qu'il en est le produit. « Je ne sais pas, me dit-elle, si ça fait ça à tous vos patients, mais vous êtes toujours avec nous [elle rectifie] enfin vous... nous plutôt, le nous d'ici. Ça crée un espace-temps, quelque chose en creux comme si on se regardait faire quelque chose sans être tout à fait celle qui la fait. On est dissocié de la chose. » Ce « nous d'ici », ce « nous » qui se noue opère, elle le souligne elle-même, une modification subjective qui engage le travail.

*[↑] Texte présenté le 4 avril 2025, dans le cadre du séminaire École, Cercles cliniques « Comment débute une psychanalyse ? », sous-thème « Passage au transfert analytique ».

1.[↑] J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 247.

Le transfert, nous dit Lacan, se fait au moyen de quelque chose qu'il dit être « la grâce ». J'ai été surprise par ce terme. Une recherche rapide m'apprend qu'en grec, c'est le mot *charis* (χάρις) qui désigne la grâce. Il signifie originellement ce qui brille, ce qui réjouit. La grâce indique aussi ce qui ne peut se forcer. Est-ce là une façon pour Lacan de pointer que désir et jouissance sont d'emblée de la partie dans le transfert ? À leur façon les sujets le confirment. « Il y a longtemps que ça ne va pas, que j'aurais dû appeler. » Mais il a fallu, indépendamment de la volonté du sujet, l'irruption de quelque chose, la goutte de trop, pour qu'il vienne vers l'analyste et, possiblement, vers l'analysant. « Là, je n'avais plus le choix », peut-on entendre quelques fois. Ce qui vient est autre chose qu'un choix, autre chose qu'une intention du sujet. C'est plutôt lui, le sujet, qui tombe avec la déraison qui le pousse. « Tomber avec » est la racine étymologique du symptôme. Pour paraphraser Martha, c'est un peu comme si l'âne de Buridan, qui meurt d'hésiter entre boire et manger, s'était aperçu, *in extremis*, qu'il allait mourir. C'est ce soubresaut, pas sans angoisse, qui a poussé son appel.

Dire que quelque chose pousse le sujet vers l'analysant revient donc à les distinguer. Je saisis ce passage de l'un à l'autre comme un premier fil pour aborder le thème de notre soirée sur le passage au transfert analytique.

Laps d'une perte

Des sujets qui transfèrent, il y en a en dehors de l'analyse. D'ailleurs, on peut se demander s'il existe des sujets autres que pris dans la dialectique du transfert. En tout cas, des sujets qui en appellent à un Autre, qu'ils supposent avoir la réponse qui leur manque, c'est assez courant. La supposition de savoir n'a pas attendu le psychanalyste. Elle le précède. Il faut bien que le sujet lui suppose un certain savoir pour que l'idée de prendre rendez-vous lui vienne. Mais cette supposition de départ, si elle engage un premier déplacement, ne définit pas complètement le transfert psychanalytique. Ce qui le définit n'est pas n'importe quel savoir. C'est le savoir de l'inconscient. D'où une première remarque : le sujet peut bien loger le savoir du côté de l'analyste, il y a erreur sur la personne. L'analyste n'est pas un maître sachant ni un expert. Laurence Martin nous rappelait, en février, que la position de l'analyste exige au contraire qu'il se garde de comprendre, qu'il désapprenne le prêt-à-porter du sens. « Déconnaissance ² », dit Lacan dans le séminaire sur l'acte psychanalytique. En effet, le savoir qui concerne le sujet, c'est l'analysant qui le produit. Pour autant, la méprise du sujet supposé savoir est nécessaire pour qu'un savoir vienne se déposer. C'est en

2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 2024, p. 41.

quelque sorte ce dont témoigne Martha. Après s'être apaisée, elle revient inquiète de présenter son œuvre. « Vous comprenez, dit-elle, le regard du spectateur, c'est un malentendu sur l'œuvre. [...] Disons que son malentendu n'est pas le même que celui avec lequel j'ai créé. [...] La présentation de l'œuvre, et l'œuvre elle-même, c'est le point de rencontre de deux malentendus différents. Le point de rencontre, c'est le point de ratage », conclut-elle. Avec cet écart retrouvé, elle peut à nouveau respirer, témoignant ainsi que, remis à leur place, le malentendu et le ratage, ça redonne du souffle !

« Transfert psychanalytique », ont précisé les collègues organisatrices de cette soirée. Cela m'a invitée à recentrer le transfert sur la question de l'inconscient, autre concept fondamental de la psychanalyse aux côtés de la répétition et de la pulsion. Je pars donc du fait que le transfert est en prise avec l'inconscient, inconscient dont la fonction est d'effacer le sujet, rappelle Lacan³. Cet effacement, on en trouve la trace dans les actes manqués, les lapsus, certains rêves. Peut-être aussi lorsque le sujet se soumet à la règle de l'association libre pour laisser le signifiant à son jeu, JEU⁴. C'est une règle qui fait place au savoir sans sujet. Peut-être encore en trouve-t-on l'indice dans une certaine logique de l'écrit. Martha l'explique à sa façon, à partir de son goût pour les cartes postales. « On écrit, dit-elle, depuis un temps où on ne sera plus quand la personne reçoit. C'est un trajet d'un temps à l'autre. » Plus loin dans l'entretien, elle se souvient des balades avec son père, du vent traversant les arbres. Elle est émue. Cette perte récente est douloureuse. Ce souvenir qu'elle reçoit, ai-je risqué en guise d'accusé de réception, est une bien jolie carte postale. Cette séance-là, elle a oublié son paiement. Elle le déposera dans la boîte aux lettres avec une carte et cette brève inscription : « Voici l'oubli », signature. Missive qui, dans son trajet, porte la perte qu'elle réalise. Laps d'une perte adressée.

Sur le chemin du transfert psychanalytique, chacun des partenaires vient avec son propre effacement, sa propre soustraction, une présence spéciale. Il n'est sans doute pas possible d'évacuer toute intersubjectivité dans l'analyse, mais le transfert, lorsqu'il opère avec l'inconscient, n'est pas une relation intersubjective.

Déplacement

Pour autant, le transfert ne va pas tout seul vers la tâche analysante. La grâce a ses limites ! L'offre de l'analyste, qu'il aura pesée elle aussi (pour ce qu'elle cote de la perte), l'oriente. Ce qu'il renvoie ne s'appuie pas sur

3. [↑](#) J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 333.

4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, op. cit., p. 138.

un jeu de miroir comme les autres. Ce qui s’y saisit ne se voit pas. Il y a un reste. Lacan y a beaucoup insisté afin de sortir l’analyse de l’écueil de l’identification à l’analyste et de ses mésusages imaginaires. L’inconscient ne réfléchit pas, ne pense pas JE. Qu’il soit structuré *comme* un langage invite à suivre non la signification des dits mais leur trame avec ses nœuds et ses trous. N’est-ce pas à ce déplacement que nous invitons le sujet quand on relève un mot équivoque, un lapsus ou une autre coupure dans la chaîne ? Éveiller la sensibilité du sujet à la résonance des mots avec autre chose que ce qu’il voulait dire (au discontinu plutôt qu’au dit continu), n’est-ce pas là offre transférentielle de l’analyste ?

Lors du premier rendez-vous, Aurélie témoigne de son manque de vitalité, se plaint de sa « vie sous antidépresseur ». Rien des éléments biographiques ne donne vraiment support à sa souffrance. Dans les rencontres qui suivent, elle rapporte un rêve : elle range sa maison, les meubles et une pile de CD. Je souligne : DCD ? Silence. Puis, elle reprend sur ce qui a entouré sa venue au monde, ce « chapitre censuré ⁵ » de son histoire qui fait retour dans la lettre de son rêve. Elle se rappelle qu’enfant, elle accompagnait sa mère sur la tombe d’une sœur qui n’avait vécu que quelques mois. Face au nom gravé sur la pierre, elle se demandait laquelle d’elle ou de cette sœur était vraiment morte. Dans une sorte de glissement, une question insistait pour l’enfant : et si c’était elle qu’on avait appelée du nom de sa sœur... ? Interrogation où l’enfant met en tension l’effet du langage sur la vie. Dans cette faille au joint du sujet du signifiant et du vivant, au joint du symbolique et du réel, germent les graines de son symptôme, ce qu’elle a appelé sa « vie sous antidépressæur » !

Finalement, le transfert indique plusieurs déplacements. Déplacement du sujet avec son symptôme vers un Autre supposé savoir, déplacement épistémique de la connaissance vers le savoir du parlant et le dire de l’inconscient et déplacement encore du sens vers la « motérialité », voire la « motcanique » de l’inconscient. Mais au fond, qu’est-ce qui se déplace d’un lieu à l’autre, qu’est-ce qui est mis en circulation ?

Virement

Cette question m’a fait associer sur l’usage bancaire du mot transfert. On dit aussi faire un virement. Passé une certaine frontière, hors union, européenne par exemple, le virement d’un compte à un autre change la devise monétaire. Concernant l’analyse, ce transfert de fonds est, selon

5. [↑](#) J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 259.

Freud, de nature libidinale. « Tout individu, écrit-il, auquel la réalité n'apporte pas la satisfaction entière de son besoin d'amour se tourne inévitablement, avec un certain espoir libidinal, vers tout nouveau personnage qui entre dans sa vie ⁶. » L'analyste n'échappe pas à cette dynamique pulsionnelle. Au premier temps du transfert, il est ce lieu où le sujet cherche à s'apparaître comme aimable. C'est là le premier ressort du transfert, nous dit Lacan, mais c'est aussi le motif de fermeture de l'inconscient. Vouloir s'apparaître aimable fait obstacle à son dire.

Que l'amour de transfert soutienne l'analysant n'empêche pas que l'offre de l'analyste vise autre chose. Lacan aura précisé que le transfert, c'est de l'amour qui s'adresse au savoir, non pas à la personne de l'analyste. Support de la cause du désir, il se doit en quelque sorte de rester hors union, étranger, pour que le virement opère un changement, passe à la devise de l'inconscient. De l'amour, Lacan dira aussi qu'il permet à la jouissance de condescendre au désir. La présence de l'analyste, son silence, soutient ce virement au désir qui vectorise la tâche analysante. C'est peut-être en raison de cette opération que Lacan fait du transfert non pas un sentiment ou un affect, mais un concept fondamental qui oriente une praxis.

N'est-ce pas ce virement qui se manifeste dans la surprise de l'analysant face au mot incongru qui lui tombe des lèvres ou quand il relève lui-même un lapsus ? Ne témoigne-t-il pas de quelque chose qu'on pourrait appeler un « transfert au dispositif » ? Il me semble que Kristèle Nonnet-Pavois a également utilisé cette expression lors de la première soirée de nos cercles cliniques. « Transfert au dispositif analytique », c'est pour dire la conversion de la position du sujet quant au savoir, sa mise à la tâche analysante. Il ne vient plus seulement avec son regard mais aussi avec son *aureille*, puisque ce dont il s'agit, nous rappelle Michel Bousseyroux avec Lacan, c'est de « saisir l'auréel par l'aureille ⁷ ». C'est sur ce virement à l'ouïr, à un autre *jouïr* que j'arrête le fil tendu du sujet vers l'analysant dans le passage au transfert psychanalytique.

6. ↑ S. Freud, « La dynamique du transfert », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1997, p. 51.

7. ↑ M. Bousseyroux, « Naissance d'un nouveau sujet. Un analysant précocissime », *Mensuel*, n° 186, Paris, EPFCL, avril 2025, p. 28. Michel Bousseyroux cite un écrit de J. Lacan paru dans *Œuvres graphiques et manuscrites*, catalogue Artcurial, vente n° 01021, 30 juin 2006, p. 47 (www.artcurial.auction.fr).